



Le martyr des prisonniers politiques pendant l'occupation allemande.

— Allons donc ! Dis-donc, Wilhelm, chéri, ne sois pas jaloux si je suis un peu aimable pour ces aviateurs, hein ?

— Sois donc prudente !...

— Oui, oui, ne t'en fais pas ! Il faut bien que je fasse mon service ! Petermann me donnerait raison.

— C'est vrai, approuva Diedrich, alias Wilhelm, d'un air piqué ; c'est pour cela que tu es auprès de moi, en ce moment.

— Le voilà réellement jaloux....

— Ah, bah, non !... Je n'en suis pas encore là, grommela Wilhelm. Mais parlons plutôt de nos affaires, veux-tu ? ajouta-t-il, pour couper court à une discussion qui l'ennuyait visiblement.

— Soit, approuva l'autre. Prenons donc note de ce que nous savons. Tu rédigeras le rapport définitif quand nous aurons obtenu les renseignements supplémentaires que je vais tenter de soutirer des aviateurs. Prends ton crayon.

Gabrielle écouta de toutes ses oreilles. Son attention tendue lui fit oublier le danger. Elle comprenait distinctement la moindre parole. Tous ses scrupules avaient disparus au fur et à mesure qu'elle put se rendre compte de toute la bassesse de cette fille sans vergogne, pour qui l'honneur n'existait plus.

— Eh bien, qu'attends-tu pour commencer, reprit Flore, qui, décidément, était d'une humeur massacrate depuis que Diedrich lui avait fait sentir ce qu'elle valait pour lui.

Ce sont, en effet, de ces injures que pareilles filles pardonnent le moins, parce qu'elles n'en sentent que trop bien l'exactitude qui ne lui permet point de rétorquer, sinon par des injures. Mais comme elle était attachée à son « Wilhelm » par des liens autres que ceux de sa volonté, notamment par celle du grand chef, elle garda pour elle les réflexions qu'elle n'eut point hésité de lui jeter à la figure en d'autres circonstances.

— Donc d'abord l'affaire « Jean ». Inscris ce nom en tête du rapport. Ensuite, le nom de l'hôtel où il loge.

— De l'hôtel où il loge ? Mais puisqu'il loge ici ?...

— C'est entendu, je sais bien que c'est ici ! Mais nous pourrions oublier le nom de cet hôtel, et alors ?... Quand notre homme se trouvera devant ses juges, on doit pouvoir lui dire de A jusqu'à Z ce qu'il a fait, où il a été, avec preuves à l'appui. Il nous faut encore retourner au café où nous l'avons rencontré hier soir, et en mentionner également le nom et l'adresse dans le rapport. Je le retrouverai bien. Et

n'oublie pas le numéro de la chambre.

Gabrielle passait par toutes les émotions. Elle venait d'entendre le secret qui entourait pour elle la personnalité de monsieur Jean. Un seul chaînon manquait encore à la chaîne : Flore, dirait-elle oui ou non le numéro de la chambre ?

— Quel est le numéro de sa chambre ?

— Mais qu'as-tu donc aujourd'hui ? Où est ta cervelle, mon vieux ?

La discussion menaçait de mal tourner et Gabrielle appréhendait beaucoup de voir le mot de l'énigme lui échapper en fin de compte, quand Flore, se souvenant sans doute de la vache à lait qu'était pour elle le service de renseignement allemand, et craignant de voir la chose lui échapper si elle se mettait à mal avec un de ses agents, prit tout à coup un ton beaucoup plus conciliant. Mais comme elle était entêtée et ne voulut pas s'avouer vaincue, elle bougeonnait encore une boutade.

— C'est ta faute. Tu es si bête, ce matin. Tu as encore rêvé à ta femme, cette nuit ?

— Je n'ai pas de femme, car je ne suis pas marié. Et puis, laisse-là mes affaires et occupons-nous de la besogne. Donc, le numéro de la chambre.

Et, tout en écrivant, il lit à haute voix :

— Vingt-trois !

— Là, ça y est ! Mais non, pas vingt-trois, vingt-deux ! Comme mon âge ! Je te l'ai dit, encore le soir même ! Tu vois que tu ne t'occupes pas assez de moi. Tu ne sais même pas mon âge !

Oui, oui, ajouta-t-elle d'une voix mélodramatique, tu peux t'estimer heureux que l'on t'ait adjoint une jeunesse. Si Petermann t'avait donné une vieille cruche, il aurait bien fallu t'en accommoder tout aussi bien.

— Oh, il me reste toujours la ressource de retourner au front....

— Toi, retourner au front ? Ha, ha ha ! Tu deviens rudement courageux depuis que tu es en Hollande ! Ecoute un peu, mon petit, je te prévient que si tu as beaucoup de ces crises de nostalgie ou d'idiotie ou d'une scie quelconque, j'en ferai rapport à Petermann, qui se chargera d'exécuter ton vœu et de te renvoyer récolter des lauriers au front, compris, hein ?

Elle enrageait décidément. Diedrich se sentit mal à l'aise sous l'avalanche d'apostrophes que lui envoyait Flore, sa douce Flore. Il voulut éviter une deuxième fois de pousser à fond une discussion,

qu'il jugeait ridicule. Aussi répondit-il d'un ton qui n'avait rien de bien courageux ou de ferme :

— Je crois vraiment que l'action de tes rasades d'hier soir perdure encore. Tu es d'une susceptibilité exagérée. Trêve de menaces et travaillons cette fois. Tantôt nous devons encore filer notre homme. Donc, chambre vingt-deux. Voilà, j'ai corrigé le chiffre.

— Bien. Ajoute : « Offensive du printemps ». De cette façon, nous nous souviendrons, ce soir ou demain, du sujet de l'entretien qu'il eut avec son ami.

Floré continua à en dicter les principaux points que nous avons déjà reproduits dans le chapitre précédent, et Gabrielle fut de la sorte mise tout à fait au courant de tout ce que les chenapans savaient.

L'entretien touchait à sa fin.

Flore était apparemment le chef, car elle distribuait les rôles et répartissait la besogne pour la journée.

— Donc, tu continues à suivre M. Jean, pendant que moi je fais la cour aux Français. Console-toi en pensant à ta petite femme, là-bas, en Allemagne. Je crois que tu étais un brave garçon dans le temps, mais la guerre est une sale blague, hein ! Quant à moi, j'espère que cette blague ne se termine pas de si tôt.

Gabrielle eut un haut de cœur en entendant ce cynique langage.

Pour ce qui lui concernait personnellement, elle était rassurée ; ils ne parlaient d'elle. Ce devait donc être quelqu'un d'autre qui avait prévenu la garde-frontière de son approche.

Elle forma tout bas le vœu de voir le digne couple s'éloigner pour que le garçon puisse venir la délivrer....

Flore paraissait arranger sa toilette devant la glace, car elle l'entendit dire à Diedrich :

— Wilhelm, passe-moi la boîte à poudre, car je dois faire disparaître ces petites taches. Voilà le malheur ; quand on boit un peu, cela se remarque de suite. Mais tant pis, on y remédie tant bien que mal et l'on supplée un peu à ce que la nature a oublié de nous donner. Voilà, maintenant mon bâton de rouge et le noir pour les cils. Puis, un peu de bistre sous les yeux, comme cela.

S'étant admirée devant sa glace, elle se trouva satisfaite et continua sur un ton où perçait son contentement.

— C'est ça, cela va mieux ainsi. Maintenant, je vais mettre ma nouvelle blouse ; elle me va avantageusement. Nos aviateurs seront contents. Encore cette cocarde franco-belge ; cela donne un petit cachet patriotique, qui est de bon ton à cette époque, hein, Wilhelm ? Ou

mettrai-je noir, blanc, rouge ? Ce serait une blague ! Nous n'en ferons rien toutefois. Dis, Wilhelm, que dirait Petermann s'il me voyait ainsi ? Il se féliciterait d'avoir eu le flair en me lançant ! Il a certainement en moi une de ses plus adroites collaboratrices.

— Il devrait te prendre à son bureau.

— Eh bien, pour être sincère, je dois te dire que c'est à cela que je désire arriver !

— Tu as bien raison ! Il y en a tant qui profitent de la guerre.

— Comment donc ! Et bien de gros commerçants et industriels bénissent la guerre, qui fait affluer l'or dans leurs coffres-forts.... Me voilà prête ainsi ; encore une petite ondulation, car je suis un peu décoiffée.... Comment me trouves-tu, cher Wilhelm ? Est-ce que je te plais ? Viens m'embrasser au moins ! Ecoute, chéri, si tu fais bien ton possible et que tu donnes le coup de grâce à notre Jean, je me ferai belle pour toi, demain, hein ?

Flore fit semblant de ne pas s'apercevoir que son « chéri » ne répondait guère à ses avances. Il faut croire que la scène écœurait même le Boche. Mais Flore était incapable, malgré son astuce, d'analyser un sentiment qui est pourtant à fleur de peau.

Elle ne prit donc garde au silence de son Wilhelm, et continua, cette fois, sur un ton plus sérieux :

— Range bien les documents maintenant, car la servante va venir tout à l'heure pour faire la chambre, et il doit y avoir certainement des espions un peu partout ici. Sois donc sur tes gardes.

— Pourvu que l'on ne se doute de rien ?

— Encore cette idée !

— Je ne suis pas rassuré ; il me semble avoir le pressentiment que nous sommes surveillés.

— Bah, quel enfantillage ! Et serait-ce une raison sinon que de redoubler de prudence ? Il ne faut pas te laisser abattre de suite ! J'espère que j'aurai du succès auprès des Français.

— Mais ils sont prisonniers....

— Oui, dans l'hôtel, et ils seront d'autant plus contents de trouver des relations agréables sur place. Ils seront servis à souhait ! Si cela ne dépend que de moi.... Alors, on y va ?

— Oui, je t'attends.

Gabrielle les entendit partir. Ils ne refermèrent point la porte, pour montrer à la femme de chambre qu'elle pouvait entrer dans l'appartement. Gabrielle ne bougea pas tout d'abord. Ce ne fut que lorsqu'elle entendit le rire de Flore résonner dans le vestibule du rez-

de-chaussée qu'elle se hasarda à sortir de sa cachette, puis elle partit précipitamment.

Personne ne la vit. Elle remercia le ciel pour sa découverte. Elle allait pouvoir sauver la vie d'un compatriote.

Dans la cage de l'escalier, elle rencontra le garçon, qui montait quatre à quatre pour venir lui ouvrir.

Il ouvrit de grands yeux en voyant devant lui celle qu'il croyait encore prisonnière, puis lui dit en souriant :

— Comment, vous êtes délivrée? Et ils ne se sont aperçus de rien?

— Non, de rien....

— Quelle chance.... Oh, comme je me suis effrayé! Ils montèrent si vite....

— Oui, parce qu'ils avaient remarqué que les aviateurs se taisaient dès qu'ils s'étaient installés, et puis, madame Durieux devait faire un brin de toilette, car elle veut tenter sa chance auprès d'un de ces messieurs.

— Quelle syrène! Heureusement, que les aviateurs sont renseignés.

— Oui.... J'ai obtenu beaucoup de renseignements. Dites-moi, qui occupe la chambre vingt-deux?

— Je ne le sais pas par cœur, je devrais consulter le registre pour vous le dire.

— De toute façon, cette personne doit être le monsieur Jean en question.

— Vous le savez déjà?...

— Oui, je le leur ai entendu dire. Je vous le répète, j'ai réussi outre espérance!

Gabrielle lui raconta en quelques mots ce qu'elle avait intercepté si adroitement.

— Alors, il peut-être sauvé. Numéro 22, dites-vous; c'est là, la cinquième porte; elle est ouverte, le client est donc déjà sorti.

— Sorti, croyez-vous?

— Oui, à moins qu'il ne soit en bas.

— Oh, pourvu qu'il ne soit pas parti!

— Je ne le pense pas, car je n'ai pas encore vu quelqu'un quitter l'hôtel avec ses bagages, ce matin.

— En vous-êtes certain?

— Je pense bien, mais je vais aller m'informer. Restez ici, je n'en ai que pour une minute.

Il laissait là Gabrielle, qui se demandait anxieusement s'il n'était pas trop tard malgré tout. Son doute fut de courte durée, car le garçon fut bientôt de retour.

— Monsieur Jean est encore ici, dit-il.

Gabrielle poussa un soupir de soulagement.

— Ah, quelle bonne nouvelle !...

— Il déjeune en ce moment. Dans le registre, il s'est fait inscrire sous le nom de Bordin.

— Demandez-lui de monter.

— Oui...

— Et dites-lui que quelqu'un désire lui parler.

— J'y cours.

— Attendez, dites-lui de ne pas tarder, et surtout ne le laissez pas partir.

— Oh, non, ne craignez rien.

— Ajoutez qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.

— Où le recevrez-vous ? Ah, voilà, entrez dans cette petite salle, en voici la clef.

— Bravo, c'est parfait ! Flore ne peut me voir d'aucune façon, car l'Allemand a déjà senti qu'il est observé. Ce n'est qu'elle qui l'en a dissuadé. Si elle devrait s'apercevoir de quelque chose, les conséquences n'en seraient pas à prévoir.

— Oh, dans cette petite salle vous n'avez rien à craindre.

— Tant mieux ; et maintenant, allez vite prévenir notre homme.

— J'y vais.

Pendant que le garçon descendit, Gabrielle entra dans la petite salle. Elle donnait sur le jardin et semblait servir de salle de réunion, affectée à l'usage de sociétés.

Elle attendit impatiemment la venue de monsieur Jean.

Le bruit de pas se fit entendre sur l'escalier. Quelqu'un montait. Serait-ce lui ?

Elle entendit la voix du garçon, disant :

— Voici, monsieur, c'est ici.

Le jeune homme entra et regarda Gabrielle avec un étonnement visible. Celle-ci se sentit rougir. Elle se rendit compte que la commission, qu'elle avait prié le garçon de transmettre à ce monsieur inconnu pour elle, devait paraître nécessairement très étrange à ce dernier.

Aussi fut-elle quelque peu déconcertée de se trouver en sa pré-

sence et hésita-t-elle à entamer la conversation. Mais avec sa bonhomie habituelle, elle eut tôt fait de vaincre sa pudeur instinctive de jeune fille qui convie un jeune homme à un entretien, fut-il particulier et dans une salle isolée, comme en cette occurrence.

Mais monsieur Jean conserva une attitude prudente, se demandant avec raison de quelle nature pourrait bien être les communications que cette demoiselle désirait lui faire.

Ce fut lui qui entama l'entretien, en lui demandant sur un ton où perçait la méfiance :

— Vous avez manifesté le désir de me parler, mademoiselle ?

— Oui, monsieur Bordin. Je me permettrai de vous appeler de ce nom, le seul que je vous connaisse, mais je vous prierai auparavant de ne parler qu'à voix basse, car il n'est pas impossible que l'on écoute aux portes. En ces temps-ci, les murs mêmes ont des oreilles.

— C'est donc bien important ce que vous avez à me dire, pour agir si mystérieusement ?

— Très important, mais il n'y a rien de mystérieux pour nous ; seulement, ce doit rester un mystère pour toute autre personne.

— Alors parlez, je vous écoute...

— Excusez-moi tout d'abord de ne pas me présenter autrement à vous et permettez-moi de ne pas vous dire mon nom, qui, du reste, ne vous dirait rien. Je sais bien que cela vous paraîtra sans doute étrange, mais il m'est impossible d'agir autrement.

— Si méfiante, mademoiselle ?

— Ce sont les exigences de l'époque que nous traversons, monsieur, croyez-le bien ; je n'ai aucune autre raison pour agir de la sorte, sinon la prudence. Je vous le prouverai avant tout. Écoutez bien.

— Je suis toute oreille, mademoiselle.

— Vous allez à Bruxelles. Vous venez d'apporter ici des renseignements pour les Alliés, concernant l'offensive allemande du printemps prochain.... Je suis bien renseignée.

Le soi-disant Bordin pâlit subitement en entendant ces révélations tant inattendues par lui, puis une expression de sourde colère se dessina sur son visage.

Gabrielle continua sans que sa voix trahit la moindre émotion :

— Et si vous rentrez à Bruxelles, vous serez arrêté immédiatement et, sans aucun doute, collé au poteau d'exécution. Ceux qui vous ont espionné en sont du moins quasi-certains, car quoique vous ne le sachiez, vous avez été suivi par deux personnes, un homme et une femme. Ne vous en êtes-vous pas encore aperçu ?



— Non, que dites-vous là ?

— Vous avez passé la frontière à Bouchaute et j'en connais tous les détails.

Son interlocuteur regarda Gabrielle d'un air consterné. Il paraissait totalement abattu.

— Mais qui êtes-vous donc ? murmura-t-il. Que me voulez-vous ?

— Mon état civil n'a aucune importance et ne change d'ailleurs rien à la situation. Je suis Belge et je travaille pour la Belgique, quand je le puis. Et si je m'occupe de vos affaires, c'est uniquement par le plus grand des hasards. Je reconnus la femme du digne couple dont je vous ai parlé, et je sais qu'elle est une fille sans honneur, ni scrupules, une fille de rue, qui est au service du bureau d'espionnage allemand de Bruxelles, et j'ai appris, en outre, qu'elle travaille pour un nommé Petermann.

— Petermann ! Cet homme existe effectivement ; il a un bureau de renseignements à Bruxelles, dont il se trouve à la tête. C'est un dangereux bandit, un gibier de potence....

— Et c'est à lui que vous serez livré, pieds et poings liés, si vous rentrez à Bruxelles. J'ai surpris tout le complot et je vous prévient pour vous sauver.

— Mais comment savez-vous cela ?

— Par les traîtres eux-mêmes !

— Par eux-mêmes ? Donc....

— Ssst, je ne suis pas en rapport avec eux et je ne leur parle jamais. Au contraire, je me cache d'eux. Ils ignorent totalement que le piège qu'ils vous tendent m'est connu. Je vous ai dit que j'ai reconnu la fille qui vous poursuit, et j'ai cru d'abord que ce fut moi qu'on filait ! Je voulus avoir une certitude à cet égard et je décidai d'intervenir énergiquement. Dans ce but, je me suis laissé enfermer, ce matin, dans leur chambre. C'est ainsi que j'ai surpris tout leur complot. Ils disaient qu'ils tenaient monsieur Jean et qu'il était perdu.... Cette fille le déclarait même avec un réel plaisir.... « Monsieur Jean est perdu ! ».

— Monsieur Jean ?

— Je ne connais évidemment pas de monsieur Jean, et vous non plus peut-être, mais les deux espions inscrivait tous les détails qui, plus tard, devraient servir de preuve contre ce soi-disant monsieur Jean, quand, accusé d'espionnage, il se trouverait devant le conseil de guerre allemand. La femme dicta tous les détails à l'homme, un Boche, et comme j'entendis que monsieur Jean logeait dans cet hôtel, où ils l'avaient suivi et y occupait la chambre vingt-deux....

— Ma chambre !

— Justement, une fois que je connus ce numéro, ce ne fut plus difficile de vous découvrir pour vous communiquer à mon tour ces détails. Voilà pourquoi je vous ai prié de m'accorder cet entretien.

— Mais vous me sauvez la vie ! J'avais l'intention de rentrer à Bruxelles, dès demain. Ce me sera donc impossible !... Quelle révélation ! Non, je ne pourrai plus retourner en Belgique....

— C'est impossible, en effet.

— Mais mes amis peuvent être en danger, là-bas ! Que savent-ils encore ? demanda Bordin, de plus en plus effrayé.

— Je l'ignore.

— Je dois prévenir mes collaborateurs.

— Ne pouvez-vous pas envoyer un courrier ?

— Qui s'en chargerait ?

Il poussa un profond soupir.

— Oui, qui ? répéta-t-il. Les soi-disant agents d'espionnage dé-

bordent ici; il y en a des centaines; mais ne leur demandez pas de passer de l'autre côté de la frontière, alors ils n'y sont plus ! Ils s'estiment plus en sûreté en Hollande, ces patriotes-là. Et cependant, il faut que je trouve une solution ! Bon Dieu ! Il y aurait des malheurs sinon, car les misérables semblent être bien renseignés, et une quantité de vies sont en danger peut-être.

— Oh, ils vous ont peut-être déjà suivi depuis longtemps.

— Que faire, mon Dieu ? Que faire ? Je suis en sûreté ici, ils ne peuvent rien me faire; mais les autres ! Non, je ne puis rester ici; je dois rentrer pour les prévenir. Les malheureux !

— Vous, retourner en Belgique ?

— Pourvu que j'aie un jour de liberté, cela me suffira pour les sauver. Il me suffit de prévenir une seule personne, et les autres le seront à leur tour.

— Et après ?

— Après, ils peuvent me prendre ! C'est dur de se livrer pour aller mourir tout jeune, mais le devoir avant tout. Mieux vaut une seule victime que toute une série ! Je ne veux pas être un lâche !

Gabrielle était frappée par tant de générosité, par tant de droiture.

Elle réfléchit un moment.

— Monsieur, lui dit-elle alors, avez-vous confiance en moi ? Croyez-vous en ma sincérité ?

— Mais naturellement.

— Parce que je vous ai averti ?

— C'est bien la meilleure preuve de votre honnêteté.

— Cela n'est pas toujours vrai !

— Je ne vous comprends pas !

— Voyons, admettons que les Allemands veuillent vous laisser en liberté, et faire ce sacrifice pour que toute votre organisation leur tombe entre les mains, alors ils pourraient vous envoyer quelqu'un qui vous eut causé, comme moi je fais en ce moment, une personne qui vous sauverait la vie, mais qui surveillerait vos amis. Or, par ses révélations, cette personne gagnerait votre confiance et vous offrirait d'aller elle-même prévenir vos amis restés en Belgique. En pleine confiance, vous lui donnez une adresse et la personne a atteint son but. Vous restez ici, mais l'adresse est transmise aux autorités allemandes et toute votre organisation est trahie. Vous voyez que ma façon d'agir ne prouve somme toute, absolument rien. Un Allemand l'aurait pu faire tout aussi bien.

— Oh non, je ne vous crois pas capable d'une infamie, mais vos raisonnements sont très exacts. Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que je rentre également en Belgique et que je pourrais remplir votre mission.

— Réellement ? Oh, vous me donnez de l'espoir !

— Oui, mais je vous donnerai encore plus de certitude. Mon nom ne vous dirait rien et j'ai appris à être extrêmement prudente ; on ne peut être assez sur ses gardes.

— Je m'en aperçois.

— J'ai justement une commission à faire à un bureau français de la place. Là on vous dira si vous pouvez avoir confiance en moi. Acceptez-vous ma proposition ?

— Naturellement ! Mais votre attitude me dit assez que je n'ai pas à me méfier de vous. Réellement, je vous le répète, j'ai pleine confiance en vous.

— Venez quand même, c'est votre devoir ; vous devez avoir des preuves de mon honnêteté.

— Je vous admire, mademoiselle. Vous êtes une femme, ferme et décidée, et votre franchise m'émeut. J'espère de tout cœur que vous puissiez réussir à remplir cette mission délicate.

— Eh bien, si vous acceptez, nous devons encore convenir de quelque chose auparavant. Le digne couple de scélérats continuera à vous suivre, l'homme est spécialement chargé de cela, aujourd'hui. Vous resterez donc encore quatre ou cinq jours ici et prendrez des allures de plus en plus mystérieuses, pour occuper les misérables. En l'intervalle, j'aurais tout le temps pour prévenir les personnes que vous m'indiquerez et de faire prendre toutes les mesures pour leur sûreté.

— Très juste ! Soyez rassurée, je les promènerai une huitaine de jours dans les environs en leur fournissant toutes sortes d'indications fantaisistes, qui leur paraîtront de la plus haute importance.

— Oui, mais pas directement !

— Non, non.

— Car ils sont malins, la femme surtout ; elle se rendrait vite compte que l'on les roule. Elle est très astucieuse. Mais je vous dis tout cela pour le cas où vous accepteriez ma proposition.

— Evidemment, je l'accepte avec empressement et je vous remercie de toute mon âme.

— Eh bien, marchons alors. D'abord au bureau, n'est-ce pas ? Le Boche vous suivra. Il ne peut pas me voir ; je prendrai donc les

devants et vous me suivrez, puis vous repartirez avant moi et, ensuite, nous réglerons ici les détails du voyage.

— Madame, je suis certain que vous êtes également des nôtres.

— Cela n'a rien à voir avec ce qui nous occupe.

— Oh, je ne serai pas indiscret et ne vous demande aucun détail, mais je suis convaincu que vous êtes l'âme d'une organisation.

— Je fais mon devoir là où je le puis.

— Je vous admire profondément, vous et votre manière de travailler. Vous avez fait preuve, depuis les quelques moments que je vous connais, d'une lucidité d'esprit, de saines conceptions au-dessus de tout éloge ! Je ne veux pas vous flatter en disant cela, je ne fais qu'exprimer en cela l'admiration d'un collègue professionnel qui, en fin de compte, est quand même découvert, bien que je ne sache comment.

— Bah, cela pourrait tout aussi bien m'arriver ! L'espionnage allemand est plus fort que le nôtre, en général.

— Mais non que le vôtre, madame, croyez m'en ; je connais la valeur des services organisés par les Allemands, et vous venez de les battre ici même.

— Tout cela n'empêche que je puis aussi tomber dans un piège, je ne me le cache pas.

En disant cela, Gabrielle ferma les paupières un instant. Eut-elle encore cette vision ?

Son émotion ne dura qu'un court instant, puis elle dit :

— Je vous demanderais de descendre avant moi et de traîner quelques instants dans le restaurant, cela me donnera l'occasion de sortir d'une manière inaperçue.

— C'est entendu. Permettez-moi de vous remercier encore de tout cœur.

— Cela n'est vraiment pas nécessaire. Nous travaillons pour notre Patrie, pour notre droit.

L'homme partit. Gabrielle se rendit à sa chambre et s'habilla. Elle prit son voile épais, dont elle s'entoura le visage.

Ah non, Flore ne devait pas la voir !

Elle quitta l'hôtel par une entrée latérale.

Bordin s'était rendu au restaurant. Ce n'est que maintenant qu'il réalisait toute la situation qui lui était faite du chef qu'il était découvert ; sa tâche était achevée. Sans l'intervention de cette jeune fille, il courait dans la gueule du loup et se rendait au devant d'une mort certaine.

Comme un ange libérateur cette jeune fille lui était apparue ; dans son regard, il avait lu la fermeté, la décision et aussi la bonté de cœur.

Maintenant qu'il était prévenu, Bordin n'eut aucune difficulté de découvrir celui qui le surveillait. Dès qu'il rentra dans la salle, il sentit peser sur lui le regard scrutateur du Boche.

Il était assis dans un fauteuil, près d'une table, et affectait d'être plongé dans la lecture de son journal.



Bordin chercha la femme... Aha, c'était celle-là sans doute, cette coquette, installée près de la table occupée par les aviateurs français.

Bordin pensa aux conseils de Gabrielle. Il se dit que, si son rôle était terminé en Belgique, il ne l'était pas ici, et se promet, en revanche, de mystifier convenablement ces espions. Il s'approcha insensiblement du fauteuil de Wilhelm, regarda les décorations murales de la place d'un air de connaisseur, revint un peu en arrière et appela le garçon.

Il s'était placé suffisamment près de l'Allemand pour que celui-ci puisse comprendre, mot à mot, la conversation qu'il engagea :

— J'attends une visite dans le courant de la matinée, dit-il au garçon qui s'était rapproché ; mais je dois m'absenter absolument. Priez le monsieur qui viendra me causer d'attendre quelques instants. Il ne peut partir d'aucune façon sans que je lui aie parlé.

— Très bien, monsieur, répondit le garçon, qui de suite remarqua qu'il s'agissait d'une ruse.

— Je reviendrai aussi vite que je le pourrai.

— Dois-je lui dire où vous vous rendez ?

— A-t-on l'habitude ici de demander aux clients comment ils passent la journée ?

— Oh, non, monsieur, excusez-moi ; je n'ai pas voulu être indiscret.

Le garçon joua bien son rôle ; il le comprenait.

Bordin quitta la salle. Arrivé dans le vestibule, il put encore voir par la porte vitrée que l'Allemand déposa son journal. Il sortit. Arrivé au premier tournant de rue, il s'arrêta un moment pour regarder un navire. Un regard furtif, lancé de côté, le convainquit : il était bien réellement suivi.

XIX.

Baekelmans et Franck ! Deux autres noms qu'il faudrait inscrire en lettres inaltérables dans le cœur de tout Belge, car ces deux hommes furent de ces obscurs artisans de la victoire que l'on ne saurait jamais assez vénérer. Deux amis qui, animés d'un patriotisme pareillement ardent, se consacrèrent avec un dévouement inlassable à la cause de leur peuple et donnèrent leur vie en obole sur l'autel de la Patrie.

Comme ils ont été en rapport avec l'héroïne de notre récit, nous devons les présenter à nos lecteurs. A cet effet, nous empruntons au livre de M^{me} Sadi Kirschen, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, intitulé : « Devant les Conseils de guerre allemands », les lignes suivantes :

« L'architecte Joseph Baekelmans avait 33 ans et habitait Anvers quand le bombardement le fit se réfugier en Angleterre, avec son ami d'enfance, Alexandre Franck, Anversois comme lui et comme lui fiancé.

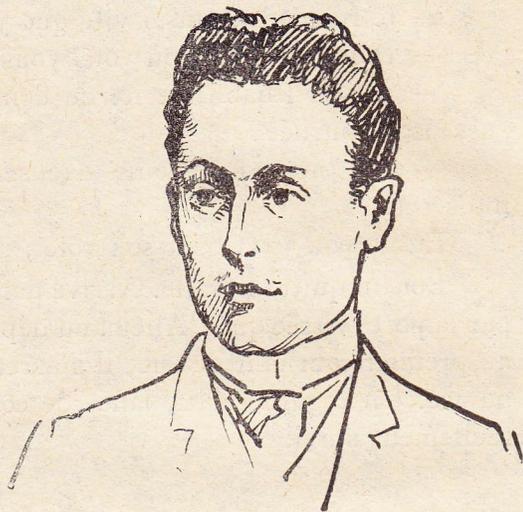
Baekelmans était le type de l'homme posé, réfléchi et volontaire.

Lors du bombardement d'Anvers, il quitta sa ville natale pour se rendre en Angleterre, accompagné de son ami Alexandre Franck. Mais il ne voulait pas vivre à la charge des citoyens anglais. Le souvenir de son pays le hantait jour et nuit et il se décida de retourner à Anvers, non pour reposer tant que durerait la crise qui frappait aussi sa branche, mais pour se rendre utile en se dévouant pour la Patrie, et il conçut le projet de s'engager dans un service d'espionnage.

A cet effet, il se mit en rapport, à Flessingue, avec un Anver-



J. BAEKELMANS.



A. FRANCK.

sois, M^r Van Tichelen, qui organisait là-bas les services de renseignements pour la Belgique, un ancien capitaine de gendarmerie de la région de Mons.

M^r Van Tichelen donna à Baekelmans quelques instructions générales et lui remit des feuilles-questionnaires, ayant trait aux mouvements des troupes, à l'emplacement de canons, à la circulation de trains, aux usines militaires, aux munitions, etc.

Il semble qu'en fait, Van Tichelen attendait peu de l'initiative de Baekelmans même.

Ce dernier se mit immédiatement en route et fit la connaissance d'un porteur de lettres, qu'il devait rencontrer à une place fixée, à Anvers, et à qui il devait remettre ses rapports. Le porteur rapporterait alors les rapports en Hollande.

S'étant assuré ce premier concours, il se rendit en Belgique et se mit à l'œuvre.

Il s'empressa d'aller à Mons et y trouva deux aides, la veuve Willockx et son fils Adolphe, deux pauvres diables, qui s'adjoignirent immédiatement un aide encore plus pitoyable qu'eux, un malheureux bancal, nommé Stiévenart, ancien ouvrier aux chemins de fer.

Poursuivant sa route, il se rendit à Saint-Ghislain, où il excita le patriotisme du commissaire de police de la localité, le digne monsieur Thiry.

Ces quatre sous-agents firent des observations et remplirent les questionnaires remis par Baekelmans.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS